LE VIRUS
DE LA RECHERCHE

XXL

ALAIN FAURE

LES ÉMOTIONS FORTES EN POLITIQUE

ESSAI SUR LES HYPERMÉDIATEURS DES TERRITOIRES

PUG

Directeur de la collection,
de la série et de la publication : Alain Faure
Relecture : Sarah Fontaine--Demay
Mise en page : Catherine Revil

ISBN 978-2-7061-5795-0 (e-book PDF)
ISBN 978-2-7061-5796-7 (e-book ePub)

Les éditions PUG s'opposent à ce que le contenu de leurs publications serve à l'entraînement des IA génératives.

© PUG, septembre 2025
5, rue de Palanka – F-38000 Grenoble
www.pug.fr

LA SÉRIE **XXL**
FAIT PARTIE DE LA COLLECTION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

Dans la collection numérique des « Virus de la recherche », les PUG lancent la série XXL pour promouvoir des essais scientifiques de 50 000, 100 000 ou 150 000 signes espaces comprises.

Les auteurs, des chercheurs et des praticiens experts nous font partager une thèse, une énigme, un parcours, un combat, une *terra incognita*. La forme ? Un style accessible et direct. L'objectif ? Questionner les transformations de la société, avec enthousiasme, raison et conviction.

Bonne lecture !

RÉSUMÉ

Qu'ont en commun un maire, un adjoint, un assesseur, un gouverneur ou un président de région ? Au fil de leur itinéraire politique, tous ces élus locaux vivent les mêmes tempêtes intérieures : élans de joie, colères rentrées, blessures enfouies, aveuglements autoritaires.
À partir de plusieurs centaines d'entretiens menés en France, en Italie, au Canada et au Japon, cet essai explore le rôle central des émotions dans l'exercice du pouvoir local. L'auteur y dévoile les coulisses sensibles du *leadership* territorial, où chaque élu oscille entre trois rôles : urgentiste, bouc émissaire et pasteur. Cette plongée dans l'intimité politique interroge la force (et la fragilité) de la démocratie locale et propose un nouveau regard sur la grandeur du politique.

MOTS-CLEFS

décentralisation, émotions, pouvoir local, démocratie locale, engagement

POUR CITER CETTE PUBLICATION

Faure, Alain, *Les émotions fortes en politique*, collection « Le virus de la recherche », série « XXL », PUG, 2025.
En ligne : https://doi.org/10.60666/2q5v-1b22

L'AUTEUR

Alain Faure est directeur de recherche en science politique au CNRS dans le laboratoire Pacte à Sciences Po Grenoble (université Grenoble Alpes). Ses travaux portent sur le pouvoir local, les politiques publiques et l'engagement en politique.
Directeur de plusieurs collections aux éditions PUG, il est aussi l'auteur de *Des élus sur le divan. Les passions du pouvoir local* (PUG, 2017).

Un immense merci à mes relecteurs anges gardiens
(ils et elles se reconnaîtront).

SOMMAIRE

PROLOGUE 9

LES ÉLUS LOCAUX À FLEUR DE PEAU 13
Sanglots enfouis 15
Jeu collectif 16
Choix insolubles 17

FRAGMENTS DE TERRAIN 19

FÊLURES ENFANTINES 25
L'emprise des figures d'autorité 25
Le trauma des injustices 27
Le masque des délégués de classe 29

ENTHOUSIASMES ÉLECTIFS 31
L'exposition de soi 31
Les mentors et l'esprit des lieux 33
Les saisissements de l'épiphanie électorale 35

VERTIGES DU POUVOIR 37
Les aveuglements de l'incarnation 38
Les paradoxes de l'isolement 39
L'*hubris* et la toute-puissance 41

LE TEMPS DES HYPERMÉDIATEURS TERRITORIAUX 45
Urgentistes du lien social 46
Boucs émissaires et pasteurs 47
Le pouvoir local médiateur des passions ? 50

ÉPILOGUE 53

PROLOGUE

Quel est le point commun entre un maire rural, un président d'intercommunalité, un gouverneur japonais et un conseiller régional napolitain ? Ce n'est ni leur programme électoral, ni leur vision de l'avenir. Ce n'est pas non plus leur manière de gérer un budget ou de répondre à une crise. Ce qu'ils partagent de façon étonnamment transversale, c'est quelque chose de plus intime, de plus insaisissable, presque tabou dans les sciences politiques : des émotions. Oui, des frissons, des tremblements, des élans de joie, des colères rentrées, des blessures anciennes qui palpitent sous la peau du pouvoir. Et si la clé pour comprendre la politique locale ne se trouvait pas uniquement dans les institutions ou les rapports de force, mais aussi dans ce que les élus ressentent au plus profond d'eux-mêmes ? Et si l'engagement politique, indépendamment de la rationalité, de la raison et du raisonnement, naissait d'abord de failles ou d'enthousiasmes intérieurs ?

Cet essai étudie l'engagement des élus à la tête de collectivités locales en s'intéressant aux ressentis qui accompagnent leur façon de faire de la politique. La réflexion part d'entretiens menés depuis trente ans dans quatre pays (la France, le Canada, l'Italie et le Japon). Avec un constat principal, surprenant : les émotions fortes qui sont éprouvées tout au long d'une vie non seulement se ressemblent (indépendamment des affinités partisanes et des profils sociopolitiques) mais aussi les placent sous influence, au sens où elles semblent jouer un rôle majeur dans leur passion pour la politique.

Sur le plan méthodologique, les enquêtes de terrain ont été menées sur la base d'un pacte de confiance avec mes interlocuteurs, une relation particulière que j'ai tenté d'instaurer à chaque fois pour qu'ils me parlent sans retenue des ressorts intimes de leur engagement politique. Les échanges ne suivent pas une grille d'entretiens figée. C'est une plutôt une discussion à bâtons rompus où nous explorons les hauts et les bas de leur parcours politique et où je prends au sérieux leurs impressions, leurs doutes, leurs enthousiasmes. En contrepartie, ils ont ma promesse que leur nom et leur identité n'apparaîtront jamais nulle part, ni dans mes publications, ni dans mes cours, ni dans mes interventions

auprès des médias. C'est sur ce serment de confidentialité que nous explorons ensemble le labyrinthe émotionnel du goût du pouvoir. Avec la conviction que cette entrée intimiste donne des clés inédites pour percer le mystère de la grandeur du politique.

CORPUS ET PROTOCOLE D'ENQUÊTE

Le corpus mobilisé dans le cadre de cette recherche est constitué d'un ensemble d'entretiens semi-directifs conduits auprès de près de 250 élus locaux ayant exercé, au moment de l'enquête ou antérieurement, des fonctions exécutives au sein de collectivités territoriales. L'échantillonnage s'appuie sur une stratégie empirico-inductive fondée sur l'accumulation comparative de terrains successifs : 50 entretiens menés en France (1987-1991) dans le cadre d'un travail doctoral ; 20 entretiens réalisés au Québec (principalement à Montréal) en 2001-2002 ; 50 entretiens conduits en Italie méridionale (Naples et Campanie) en 2008-2009 ; 30 entretiens menés au Japon en 2015-2016 ; et environ 100 entretiens réalisés en France entre 1995 et 2025. À ces matériaux s'ajoutent les corpus secondaires issus de 70 mémoires de master dirigés entre 2003 et 2024 à l'Institut d'études politiques de Grenoble, sur la base d'une grille d'entretien standardisée, ainsi qu'une dizaine d'entretiens exploratoires dans d'autres contextes nationaux. L'ensemble des données primaires a été retranscrit intégralement, puis anonymisé dans le strict respect des règles éthiques en vigueur, notamment par la suppression systématique des noms propres et des référents géographiques identifiables. ●

DISPOSITIF MÉTHODOLOGIQUE

Le protocole d'enquête a été uniformisé selon un dispositif méthodologique strict. Chaque entretien s'est déroulé dans la langue maternelle de l'enquêté, impliquant le recours à des interprètes professionnels lorsque cela s'avérait nécessaire. Le cadre d'interaction était défini par une unicité de rencontre, sans tiers présents, d'une durée comprise entre 60 et 120 minutes. Les données ont été recueillies par prise de notes manuscrites ou numériques puis soumises à un processus d'anonymisation. L'entretien reposait sur un cadrage relationnel favorisant la réflexivité de l'interlocuteur, via une posture d'écoute active et d'empathie instrumentale. Une phase liminaire de contextualisation permettait de manifester une connaissance préalable du parcours politique de l'enquêté. L'intervieweur adoptait une posture semi-directive modulée, autorisant des interventions ponctuelles, reformulations, marques d'étonnement et relances ciblées destinées à réorienter l'entretien vers des registres de discours plus introspectifs ou affectivement marqués. ●

STRUCTURE DE L'ÉCHANTILLON ET LIMITES ANALYTIQUES

L'échantillon global présente une représentativité structurale partielle du *leadership* local dans les contextes étudiés. Il est caractérisé par une surreprésentation statistique des hommes, des individus appartenant aux catégories socioprofessionnelles supérieures (notamment cadres et enseignants), et des personnes âgées de plus de cinquante ans. D'un point de vue idéologique, l'équilibre entre élus s'identifiant aux pôles conservateur et réformateur est globalement respecté, à l'exception notable d'une sous-représentation récurrente des acteurs politiques positionnés aux extrêmes du spectre partisan. Malgré les efforts de typologisation croisée, aucune corrélation systématique n'a pu être établie entre les expressions émotionnelles saillantes observées en entretien et les variables sociopolitiques usuelles (orientation partisane, genre, CSP, âge, nationalité ou taille de la collectivité) : les récurrences marquées dans les récits d'élus locaux opèrent indépendamment des caractéristiques individuelles et des contextes territoriaux et socioculturels. Cette dissociation empirique plaide pour une approche compréhensive des dynamiques affectives au-delà des assignations identitaires classiques. ●

LES ÉLUS LOCAUX À FLEUR DE PEAU

« Le langage est une peau : je frotte mon langage contre l'autre. »
Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Points, 1977

Ça fait maintenant plus de trente ans que je m'investis dans l'étude des élus locaux, de leurs parcours, mais aussi des émotions profondes qui marquent leur engagement politique. Les entretiens ont pour objectif d'évaluer dans quelle mesure ces émotions, parfois invisibles et souvent négligées dans les analyses, façonnent pourtant leurs décisions et leur manière d'exercer le pouvoir dans leurs collectivités. J'ai eu l'opportunité de mener de nombreuses enquêtes, d'abord en France, dans des communes rurales, puis dans des espaces politiques plus vastes : les villes, les intercommunalités, les départements et les régions. J'ai également exploré le champ des projets de territoire et de la démocratie participative, en particulier dans les grandes métropoles. À travers ces enquêtes, j'ai rencontré des élus locaux engagés dans des actions diverses, et c'est au fil de ces échanges que j'ai pris conscience qu'une dimension essentielle de leur engagement politique était liée à des ressentis et des émotions enfouies.

Cette recherche et cette découverte ne se limitent pas à l'Hexagone. Trois séjours longs en immersion dans des systèmes politiques étrangers – au Canada, en Italie et au Japon – ont enrichi mes observations. Ces missions ont été l'occasion de confronter l'émergence et la manifestation de ces émotions dans des contextes institutionnels et culturels différents, où j'ai pu valider l'hypothèse que les émotions étaient une dimension du pouvoir local indépendante du cadre géographique ou politique. Au Canada, j'ai étudié la fusion des communes sur l'île de Montréal ; en Italie, j'ai plongé au cœur d'une crise de politiques publiques avec les élus napolitains ; et au Japon, j'ai suivi le parcours d'élus municipaux, de maires et de gouverneurs en les invitant à témoigner sur leur manière de prendre des décisions.

J'ai souligné en introduction que mon travail de recherche reposait sur une méthodologie qualitative basée sur des entretiens semi-directifs menés en tête à tête (avec un traducteur pour les entretiens à l'étranger) et sous le sceau

de la confidentialité. Cet élément de méthode est essentiel dans la mesure où cela m'a permis d'obtenir des témoignages d'une grande profondeur. Au terme de plus de 200 rencontres toujours passionnées, j'ai pu quantifier la charge émotionnelle éprouvée lorsque les élus évoquent leur parcours, leurs engagements et leurs actions politiques. Ce qui m'a le plus frappé dans ces échanges, c'est l'omniprésence des sensations de fierté, de peur, d'inquiétude, de joie ou de frustration. Ces émotions fortes sont systématiquement mises en récit. Elles m'entraînaient très souvent sur des confidences de l'ordre du transfert au sens psychanalytique du terme (j'y reviendrai plus loin)[1]. Les élus parlent de leur engagement politique comme d'une expérience corporelle, charnelle, palpable, qui s'immisce dans leur quotidien, qui les dépasse, les transcende, les transforme. L'expérience n'est pas évidente à comprendre, à décrire et à analyser. Les émotions fortes sont souvent masquées ou invisibilisées, particulièrement dans les systèmes politiques où la rationalité et le pragmatisme sont valorisés. Pourtant, ces ressentis s'immiscent en permanence au cœur même de la politique locale.

Le phénomène m'a d'abord déconcerté. Les émotions fortes sont généralement perçues comme des éléments périphériques dans les études politiques. Elles sont considérées comme secondaires par rapport aux enjeux de pouvoir, d'institutionnalisation, de stratégie ou de gestion publique. On peut dire que hormis la sociohistoire et l'anthropologie, les sciences sociales ont longtemps négligé cette dimension. Pourtant, à force d'écouter, de questionner et d'analyser les récits des élus, j'ai progressivement acquis la conviction de leur rôle central dans les manières de prendre des décisions, de créer du lien avec leurs administrés et de comprendre le monde politique. Mais ces ressentis échappent au radar des sociologues et des politistes. Ce type d'émotions relève de données invisibles à l'œil nu, singulièrement personnalisées, et incontestablement psychologisantes et volatiles. Sur ce point, le sociologue Norbert Elias a pu souligner que lorsque la proposition d'un chercheur n'est pas directement liée à des données statistiques, elle est jugée « nécessairement peu fiable, imprécise et scientifiquement suspecte, comme si, en matière de phénomènes sociaux, il n'était de certitude que fondée sur des propositions indiquant dans quelle mesure le phénomène A a plus de poids que le phénomène B[2] ».

1. Faure, Alain, *Des élus sur le divan. Les passions du pouvoir local*, PUG, 2017 ; Faure, Alain, « Les empreintes singulières des émotions premières des élus locaux. Voyage en égo-politique et en démocratie sensible », *Lien social & Politiques*, n° 86, 2021.

2. Elias, Norbert et Scotson, John L., *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Arthème Fayard, p. 78, 1997.

Les affects du pouvoir énoncés à la première personne sur le mode de la confidence n'entrent guère dans les cases des schémas d'analyse sur le fonctionnement des systèmes politiques locaux et de ses élites. Les eaux troubles des ressentis semblent même assez incompatibles avec les boîtes à outils des sociologues et des politistes spécialisés sur ces champs. Ce sont des impensés…

Aussi, j'ai longtemps éprouvé des difficultés et des résistances pour présenter ces résultats dans des revues académiques. Avec un peu de recul, je suis maintenant convaincu que ces émotions, éprouvées de l'intérieur et mises en récit dans des termes comparables, constituent des variables utiles et même nécessaires à la compréhension du métier d'élu local. L'entreprise est facilitée par le fait que la littérature émergente en sciences sociales sur les *emotional studies* ouvre depuis quelques années de belles perspectives avec d'un côté les émotifs (travaux qui appréhendent le langage comme le produit d'une tension entre les émotions individuelles et les cadres normatifs) et de l'autre les *emotional communities* (travaux qui questionnent le partage par les groupes sociaux de styles émotionnels communs dans un contexte social et historique donné).

Je fais l'hypothèse qu'il existe une voie intermédiaire entre les émotifs et les *communities* pour éclairer l'énigme sur ce que l'on nomme couramment le goût ou la soif du pouvoir – et, en miroir, mieux comprendre celles et ceux qui quittent ou rejettent les responsabilités électives. Quand l'individuel percute le communautaire, il paraît nécessaire de questionner dans un même schéma l'intime et le politique. Le cheminement pour arriver à cette hypothèse a été long. Mais aujourd'hui, il me semble que la dimension presque viscérale des passions pour la politique peut et doit éclairer les connaissances, en complément et en articulation des travaux canoniques sur le pouvoir local axés sur les enjeux de domination et d'institutionnalisation[3]. Ma proposition est que la politique à fleur de peau conditionne l'intelligence[4] politique des élus au sens où elle a un impact à la fois sur le sens de leur engagement et sur leur rôle de médiateur au sein d'une communauté d'acteurs.

Sanglots enfouis

Le premier résultat tiré de mes enquêtes, c'est le constat que les émotions des élus ne semblent pas seulement liées à un environnement politique ou social mais qu'elles sont aussi profondément ancrées dans le vécu personnel des individus

3. Douillet, Anne-Cécile et Lefebvre, Rémi, *Sociologie politique du pouvoir local*, collection « U », Armand Colin, 2017.

4. Intelligence au sens étymologique *intellegere* du mot : discerner, saisir, comprendre.

durant leur enfance et leur adolescence. Sur ce vécu, se construisent les premières expériences indélébiles de l'autorité, de l'ordre et de la solidarité, mais aussi de l'injustice, de la souffrance et de la violence. Nous verrons plus loin que ces « fêlures » originelles influencent profondément le rapport au pouvoir et à l'engagement politique de chacun d'entre eux. Les témoignages suggèrent que ces expériences initiales construisent le cadre de leur goût pour la politique, de leur désir de justice, de leur volonté de transformer le monde. L'analyse de ces blessures affectives est donc essentielle pour comprendre pourquoi certains se lancent en politique, souvent animés par la volonté de réparer, de corriger des injustices perçues dès l'enfance.

Les entretiens ont permis de repérer ces émotions fortes quelles que soient les orientations partisanes. Ce sont des ressentis souterrains, des sanglots enfouis, des affects masqués ou intériorisés qui précèdent l'engagement en politique. La notion de sanglot, à la différence des larmes, signifie un saisissement corporel spontané dû à une douleur ou à un sentiment vif[5]. Toute la question est de savoir si ces ressentis peu accessibles à la réflexion consciente ne constituent pas, en profondeur, des repères cardinaux sur le sens même de l'engagement politique.

Jeu collectif

Un autre résultat marquant concerne de ce que je nomme « l'épiphanie politique », moment décisif et exaltant vécu lors de la première campagne électorale au cours duquel le candidat néophyte ressent une forme de grâce, une jonction entre sa vocation personnelle et un projet collectif. Ce que l'on pourrait qualifier comme une forme d'ivresse : un mélange d'enthousiasme, de confiance et de profonde satisfaction où les élus se sentent soudainement en harmonie avec l'ensemble de la communauté, avec les électeurs, avec un projet qui dépasse l'individu. La première victoire électorale est vécue comme une révélation, une expérience d'envergure émotionnelle, où les candidats se sentent reconnus, mais aussi investis d'une mission de transformation qui visiblement les dépasse un peu.

Dans tous les témoignages, les émotions fortes qui saisissent les candidats au moment de la première campagne électorale victorieuse possèdent une densité émotionnelle débordante de fraîcheur, de spontanéité et de souvenirs joyeux. L'entrée en politique est vécue comme un moment inattendu et inoubliable, une séquence où les candidats ont été bouleversés et enchantés par des rencontres marquantes et des situations singulières. La plupart mentionnent qu'ils ne se percevaient, jusqu'alors, ni légitimes ni préparés à cette exposition. Ils estiment

5. Ferrarese, Estelle, *Une philosophie des sanglots*, Payot, 2025.

qu'ils se sentaient « atypiques » et qu'ils ne sont arrivés dans l'arène électorale que « par hasard ». Grâce aux anthropologues, nous savons bien que les ressources d'éligibilité qui leur ont permis de faire campagne sont d'abord symboliques[6]. Mais c'est à ce stade qu'intervient l'hypothèse de l'épiphanie politique : la première campagne électorale constitue un moment singulier de joie et de grâce où le candidat relie la politique à la fois au groupe, à des mentors et à l'esprit des lieux. C'est le deuxième résultat sur les émotions fortes : les enthousiasmes électifs forgent le sentiment indélébile que la politique permet de jouer collectif pour réparer le monde.

Choix insolubles

Une troisième série de résultats enfin, plus complexe à décoder, concerne les sensations spécifiques de vertige, de tension, de déconnexion et d'aveuglement qui émergent à l'épreuve de la gestion d'une collectivité locale. Les élus expérimentent leur fonction dans une tourmente de demandes contradictoires et de pressions multiples. Ils sont constamment sollicités, critiqués, et parfois même menacés. Cette pression peut provoquer des sentiments de déconnexion et de souffrances psychiques. Elle engendre des situations de frustration, d'amertume et de vengeance, des instants de solitude et de doute. La pression se combine souvent à une exigence d'efficacité et de résultats immédiats, ce qui transforme l'exercice du pouvoir en une épreuve psychologique constante.

Les témoignages regorgent de situations où les élus locaux perçoivent leur environnement à l'aune de conflits, de déloyautés, de trahisons et de représailles. Ils semblent soumis, jusque dans leur vie privée, à des équations de choix insolubles. Ils jonglent entre le besoin d'incarner une figure politique forte et la nécessité d'une gestion pragmatique des affaires locales. Ce tourbillon émotionnel les place dans une situation de vertige et de fragilité.

——

Dans les pages qui suivent, nous allons d'abord brièvement présenter sept situations d'entretiens qui illustrent la façon dont le « terrain » s'est présenté à nous sur les registres sensibles de la confession et de la foi. Nous détaillerons ensuite successivement les trois régimes d'émotions fortes mentionnés en introduction – les fêlures, les enthousiasmes et les vertiges. Enfin, dans un dernier chapitre exploratoire, nous évoquerons leur lien avec l'activité de médiation politique jouée par les élus locaux. Nous faisons l'hypothèse que ces derniers sont en

6. Abélès, Marc, *Jours tranquilles en 89. Ethnologie d'un département français*, Odile Jacob, 1989.

fin de compte moins attendus sur leur professionnalité et leurs compétences gestionnaires que sur une triple capacité émotionnelle à l'écoute, à l'empathie et à la communion. Dans un moment politique où un vent de « populisme ordinaire[7] » gagne toutes les arènes politiques, les élus locaux endossent plusieurs rôles – urgentistes, boucs émissaires et pasteurs – qui les placent en position d'hypermédiateurs territoriaux.

7. Le Bart, Christian, *La politique à l'envers. Le déclin de l'autonomie du champ politique*, Éditions du CNRS, 2024.

FRAGMENTS DE TERRAIN

Comment restituer des données de terrain quand le matériau de première main qui a été collecté concerne des centaines de témoignages intimistes ? Une option pourrait consister à présenter une sélection de ces entretiens et à mettre la focale sur ces cas précis avec des descriptions et des extraits de verbatims. La formule a l'avantage de mettre en évidence à la fois des ressentis et des trajectoires politiques mais elle a pour principal inconvénient de fixer les résultats sur des cas singuliers. Le risque est alors de donner à voir une galerie de portraits où la psychologie des personnages prend le dessus et où chacun décrypte les témoignages à partir de sa propre perception de ce qu'il connaît des élus locaux.

Je souhaite plutôt nous inspirer de la règle *Golwater*[8] adoptée par les psychiatres américains en considérant que ce qui fait la valeur ajoutée du témoignage, c'est la parole du patient comme le produit de l'interaction avec l'analyste. Autrement dit, la mise en récit des émotions fortes des élus locaux, loin d'une objectivation distanciée, est là pour permettre de restituer la part la plus sensible des confidences. En engageant une conversation en tête à tête avec chaque *patient*, je me suis intéressé à la manière dont les élus investissaient subjectivement leur rapport à la politique. L'attention porte sur des dimensions sensibles, en général inconscientes ou indicibles. Je questionne moins des itinéraires que des représentations du pouvoir. Le questionnement se place en quelque sorte au-delà des seules structures sociales objectives. L'approche est compréhensive et exploratoire, à l'intersection de la sociologie, de la clinique et de la philosophie politiques sensibles. Ce n'est bien sûr ni une thérapie ni une psychanalyse, mais le dispositif d'écoute mis en place encourage l'introspection et favorise l'expression libre d'une histoire de soi politisée. Les sept fragments de terrain qui suivent sont mentionnés pour illustrer cet état d'esprit dans les entretiens et donner une idée du tourbillon de confidences que le protocole d'enquête a déclenché.

8. En référence au sénateur américain Barry Golwater, candidat à la présidence en 1964.

COURTOISIE MILLIMÉTRÉE

La pluie tombe droite, régulière, comme un métronome sur les vitres du gratte-ciel. Dans cette métropole, même la météo semble respecter les convenances. Avec mon traducteur, nous franchissons le hall silencieux d'un immense immeuble administratif, accueillis par l'inclinaison quasi chorégraphiée d'un agent d'accueil ganté de blanc. L'ascenseur est immaculé, les boutons polis à l'excès. Personne ne parle. Dans cette société de respect et de réserve, le silence est une marque d'élégance. À 10 h 00 précises – pas une seconde de trop – la porte du bureau s'ouvre. Le maire est là. Costume sombre, mains posées sur la table comme une calligraphie. Courtoisie millimétrée. Inclinaison juste. Un café servi dans une porcelaine fine. Aucune émotion visible. Je lance une question simple sur les origines familiales et les premiers signes du goût pour la politique de mon interlocuteur. Un silence. Épais. Long. Plus long encore dans ce pays où l'on dit tant sans jamais parler. Puis, d'une voix calme, sans relief, le maire se met à raconter. Un père disparu dans les décombres d'une ville. Une mère effacée par la honte et le labeur. Un frère enrôlé trop jeune, jamais revenu. Des souvenirs d'enfance dans les ruelles, entre pauvreté digne et voisinage tissé serré. Il évoque la guerre, les injustices, l'amour de son quartier – pas celui des guides touristiques, mais celui des gens ordinaires, du konbini au temple de quartier, du vieux fleuriste à la veuve silencieuse du troisième étage. Et tout cela, il le livre d'une voix constante, sans une ride sur le visage. Ni larmes, ni haussement de ton. Juste la vérité nue, énoncée comme on récite un poème qu'on n'a jamais osé écrire. Voyant mon trouble sur certaines confidences, mon traducteur me glisse : « Oui, c'est bien ce qu'il a dit ». Je reprends mes notes, interloqué. Dans ce bureau haut perché, pour la première fois peut-être, le pouvoir se dévoile sur ses racines. Sans masque. Sans geste. À la japonaise. ●

CŒUR BATTANT

On pousse la porte de la mairie d'arrondissement, et tout de suite, c'est le chaos organisé. Des voix jaillissent de partout, les murs vibrent d'éclats de rire et de jurons affectueux. À Naples, même les bâtiments ont l'air de parler. Avec ma traductrice, nous sommes un peu dépassés par cette vie débordante. Une secrétaire nous fait un clin d'œil, un type passe en criant dans son téléphone, un autre les bouscule en s'excusant avec un sourire large comme le Vésuve. Troisième étage. Une porte claque. L'assesseur arrive, chemise déboutonnée, main tendue, sourire chaleureux. Il nous embrasserait presque. « *Allora* ! On commence ? ». Je pose une question sur sa première campagne. Et là, c'est explosion. L'assesseur se lève, tourne autour de la table, parle avec les mains, les yeux, le torse. Il raconte les affiches collées de nuit, les coups bas, les *mammas* complices, les cris dans les marchés, les promesses

lancées comme des sorts. Il rit fort, tape du poing, imite ses adversaires avec un talent d'acteur. Il balance les noms, les trahisons, les combines, les miracles de dernière minute. Une élection, à Naples, c'est une tragédie grecque avec scooters et friture. La traductrice est entrée dans l'échange, elle fait les relances. Je n'écris plus rien. Suspendu à ce torrent humain, à cette mise à nu pleine de fierté et de douleur. Parce qu'ici, la politique n'est jamais tiède. Elle est chair, sueur et cœur battant. ●

ENRACINÉE

Dans le huis clos feutré de la petite mairie aux murs tapissés de plaques commémoratives et de souvenirs en bois verni, l'atmosphère est chargée. Je ne suis pas là pour résoudre un crime, pas au sens classique du terme. Mais ce que je déterre a un goût de poudre et de non-dits. Assise en face de moi, la maire – 55 ans, l'œil vif et la voix claire – tient sa tasse de thé comme un gilet pare-balles. Elle est aussi conseillère départementale, présidente de l'interco… et héritière d'une lignée enracinée ici depuis trois générations. Trois générations de silences polis et de haines tenaces. Elle me parle de ce voisinage devenu champ de bataille, un conflit foncier qui dure depuis deux décennies, miné de jalousies, de vieilles dettes d'honneur, de parcelles mal bornées et de murs trop proches. Le dernier rebondissement implique un chien, une clôture déplacée, et une plainte portée… mais pas encore classée. « Ce n'est pas la politique qui use, c'est ce que ça fait aux gens. Aux familles… aux amitiés. » Sa voix se brise. Elle évoque une cousine devenue ennemie, un ancien camarade de classe qui ne la salue plus. Une préfète qui l'appelle pour des conseils. Ses mains ne tremblent pas. Derrière elle, le portrait de son grand-père, ancien maire lui aussi, semble me regarder d'un air accusateur. Dans ce décor paisible en apparence, chaque dossier est une grenade dégoupillée. Et moi, je note, témoin discret de ce théâtre rural où la politique saigne en silence. ●

FRANC PARLER

Quartier du Mile-End, banquettes en cuir usé, vinyles au mur, serveuse tatouée. Je m'installe face à l'élu d'arrondissement, un type tranquille, blouson en jeans, mains larges, regard vif. Il brasse son latté, prend une gorgée, puis hoche la tête, interrogateur. J'attaque direct : les affaires, la corruption, le cynisme, les colères qui grondent dans les assemblées citoyennes. L'élu ne bronche pas. Il sourit. Un sourire de gars qui en a vu d'autres. « Écoute, j'vas pas te raconter des menteries. La politique ici, c'est pas un conte de fées. Faut naviguer dans les craques du plancher. Des *deals*, y'en a eu. Des passe-droits ? J'dis pas non. Mais j'suis pas là pour me faire aimer. J'suis là pour faire le ménage pis avancer. » Il parle cash. Avec des métaphores pleines de neige sale, de

chantiers bloqués et de vieux fonctionnaires qui résistent comme des souches de bouleau. Il raconte un appel anonyme, un vote louche, un collègue viré en douce. Il parle de sa vie familiale de plus en plus bancale. De son père mort trop tôt. Il dit tout. Sans hausser le ton. Tranquille, efficace, sincère. Comme un gars qui déneige sa cour à cinq heures du mat. Et pendant qu'il parle, je comprends : ici, le pouvoir ne se cache pas. Il s'assume. Avec des gants de travail et le franc-parler d'un hiver qui ne pardonne rien. ●

DANS LA TEMPÊTE

Il m'attend dans un bistrot un peu fatigué, à deux pas de l'ancien centre administratif. Il a le regard cerné, la voix rauque, le dos voûté par une tension qui ne lâche plus. Maire pendant plus de quinze ans, ancien vice-président de région, il parle comme on vide un sac trop lourd. « Je dors plus depuis quinze jours. Quinze jours sans une nuit normale. » Tout a commencé par la fermeture brutale de l'usine de pièces détachées, 120 emplois rayés de la carte. Puis l'affaire a pris une tournure politique avec deux adjoints qui démissionnent en plein conseil. L'un l'accuse de faiblesse, l'autre de trahison. Depuis, c'est la dégringolade. Il tire une bouffée sur sa cigarette, les yeux dans le vide. « Deux ministres m'ont appelé. Pas pour aider, hein. Plutôt pour "prendre la température". » Il rigole, mais c'est nerveux. « Et les journalistes… Ils campent presque sous ma fenêtre. Hier encore, un papier sur "Le maire débordé". » Je note tout, en silence. Le café refroidit. La ville, dehors, semble tourner au ralenti. Ici, les crises ne font pas que passer. Elles s'incrustent, marquent les corps, les réputations. Et lui, il encaisse, seul, dans l'ombre d'un mandat devenu tempête. ●

UNE VOIX CLAIRE

Elle parle doucement, mais chaque mot fend l'air comme un scalpel. Vice-présidente d'intercommunalité, montée en flèche dans un monde qui, d'habitude, digère lentement ses nouveaux venus. Elle n'a rien vu venir, dit-elle. Tout commence dans une salle de classe, une réunion de parents d'élèves, sa fille en situation de handicap, des problèmes de transport, de cantine, de toilettes pas adaptées. Alors elle parle. Et on l'écoute. « J'ai juste raconté ce qu'on vivait. C'était pas un discours. C'était la vérité. » Le maire la repère. Une voix claire dans le brouillard administratif. Il vient la voir. L'encourage. Lui propose une délégation. Puis un jour, le téléphone sonne : une grande association nationale veut en faire son ambassadrice. Elle n'a pas le CV type, mais elle a autre chose. Une gentillesse naturelle, une spontanéité qui désarme, ouvre les portes, fait tomber les défenses. Elle se pique au jeu, se bat pour l'accessibilité, pour les invisibles. Et encaisse les coups : remarques sournoises, rivalités internes, vie privée bousculée. « Ma famille… ils n'en reviennent pas. Moi non plus, parfois. » Elle sourit, un peu émue. Puis ajoute : « C'est à ma grand-mère que je pense.

Arrivée d'Espagne sans rien. Femme de ménage toute sa vie. Elle aurait été fière. » Et dans ses yeux, il y a la flamme des combats justes, de ceux qui changent une vie – et parfois, un territoire. ●

L'ADJOINT QUI VOULAIT Y CROIRE

Il arrive toujours un peu en avance, le casque de vélo à la main, le regard encore essoufflé de la réunion précédente. Ce matin-là, c'était le comité de quartier du Vieux-Pont : une dame avait fondu en larmes à propos d'un sens interdit qui la condamne, selon elle, à un repli social irréversible. Il l'a écoutée longuement, a promis d'étudier une « alternative réversible dans la concertation », puis s'est précipité au siège de l'agglomération, où l'attendait une synthèse de l'agence d'urbanisme à laquelle personne ne comprend plus rien, pas même ceux qui l'ont commandée. Adjoint au maire à l'urbanisme dans une métropole de taille moyenne, et vice-président de l'agglomération en charge de la démocratie participative, il jongle avec trois arènes, vingt groupes WhatsApp et une trentaine de microcrises. Il aime dire qu'il est « au carrefour du politique et du terrain », mais il oublie parfois de préciser que c'est souvent un carrefour embouteillé, mal balisé, et qu'on l'y klaxonne de toutes parts. Il croit en l'intérêt général comme d'autres croient en la forêt primaire : avec une forme de révérence inquiète. Il lit les rapports de l'Insee, discute avec les urbanistes en mobilisant le lexique des mobilités douces, mais finit souvent par rentrer chez lui en scooter, les nerfs vrillés par les injonctions contradictoires. Son directeur général, veston toujours tiré au cordeau, le rappelle à l'ordre sur le calendrier réglementaire et ne cache pas son mépris pour ces « agitations participatives ». À la dernière réunion, il lui a lancé, sec : « Vous êtes élu, pas animateur socioculturel. » Il a encaissé sans répondre. Il y a aussi les siens, ou plutôt ceux qui étaient les siens : son groupe politique se fissure sur fond de tensions générationnelles, de bisbilles internes et de petits calculs. Un collègue plus âgé lui a récemment glissé, paternaliste : « Tu comprendras avec le temps qu'on ne fait pas la ville avec des bons sentiments. » Lui croit, au contraire, que l'indignation peut avoir valeur de boussole. Il rentre tard. Très tard. L'appartement est silencieux depuis le départ de sa compagne, parti avec un autre silence, plus ancien encore : celui de leur fille, atteinte d'un trouble mental dont les médecins ne comprennent pas grand-chose. Il regarde parfois ses photos d'avant en se demandant à quel moment il a cessé d'être un repère stable. Et pourtant, il y croit encore. Il croit que les places piétonnes sont des lieux d'humanité. Il croit que la ville peut guérir un peu, réparer, apaiser. Il croit que, même dans les procédures les plus absurdes, quelque chose de juste peut émerger si l'on insiste, si l'on prend le temps, si l'on résiste. Son impuissance est quotidienne. Mais son exaltation aussi. ●

FÊLURES ENFANTINES

« Voilà qu'un instant du passé s'incruste dans la mémoire comme un éclat de lumière qui vous parvient d'une étoile que l'on croit morte depuis longtemps. »
Patrick Modiano, *La danseuse*, Gallimard, 2023

« Tout être blessé est contraint à la métamorphose. »
Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999

Lors de mes entretiens avec les élus, leurs récits de leurs souvenirs d'enfance se sont révélés pleins de résonances profondes, souvent complexes et parfois imprécises. Les élus ont pris le temps de les revisiter et les émotions éprouvées – et exprimées – sont toujours marquées par un sentiment d'intensité. Ces réminiscences, d'un temps précédant la métamorphose vers le monde adulte, montrent une empreinte forte, une trace persistante de ces affects. Il ressort en effet de ces témoignages un imaginaire particulièrement nourri par des fragilités et des traumatismes vécus durant leur enfance. Au terme des rencontres, on peut classer ces souvenirs sur deux tendances significatives : d'une part, une relation exacerbée à l'autorité et d'autre part, une attention aiguisée aux injustices et aux violences.

L'emprise des figures d'autorité

Les récits que les élus partagent sur leurs souvenirs d'enfance les obligent à évoquer leur perception du pouvoir avant même d'avoir fait leurs premiers pas en politique. Cet exercice, bien que potentiellement déstabilisant, prend souvent une tournure surprenante : au lieu de se concentrer sur un engagement politique formalisé ou une trajectoire militante, ils concernent d'abord des événements plus personnels, liés à l'adolescence, au milieu familial et au parcours scolaire et sentimental. L'engagement politique, tel qu'ils le décrivent, s'enracine dans une histoire intime qui ne préjuge pas de la destinée politique qu'ils vont connaître. On y découvre des secrets de famille. Et en questionnant les élus sur des souvenirs encore plus anciens, ceux liés à leur prime enfance, les récits prennent des allures de confidence.

C'est là que se dévoile un phénomène notable : lorsque les élus se replongent dans leurs souvenirs d'enfance, il est frappant de constater combien ces derniers sont imprégnés de figures d'autorité. La première figure qui apparaît de manière systématique est celle des parents, et plus particulièrement celle du père. Cette perception se vit sous emprise. Elle se compose d'émotions endurées, souvent douloureuses, jamais neutres. Les récits sont chargés de sentiments complexes : admiration, incompréhension, révolte, respect, mais aussi rejet, répulsion, manque. Chaque élu relate avec une émotion palpable, la manière dont la figure paternelle a structuré son rapport au pouvoir et à la puissance. Parfois, ce père incarne l'ordre et la protection, il est un modèle rassurant, une figure tutélaire. Il peut être mentionné sur un mode plutôt descriptif (son métier, son pays, son origine sociale, son degré de politisation), autant d'informations qui sont données comme des gages de loyauté et d'humanité. À d'autres moments, il représente une autorité plus distante, presque inaccessible, ou une source de tension. Souvent la relation entre les deux parents est commentée. Des récits nous emmènent parfois sur le père absent, sur le divorce des parents, sur l'orphelinat, sur des oncles et tantes qui prennent le relais. Le rapport exacerbé à la figure paternelle et aux parents est l'un des premiers marqueurs de l'expérience politique des futurs élus. Ce qui frappe dans les témoignages, c'est à quel point l'engagement politique exacerbe ou magnifie ces premiers souvenirs de l'autorité.

Une dimension spécifique de cette relation à la figure paternelle m'est apparue dans mon enquête dans la région de Campanie en Italie. Au cours des entretiens menés à Naples, les élus italiens se sont très souvent laissés aller à des confidences sur leur père, un père qui, dans leur imagination politique, semblait incarner une empreinte prégnante, structurante, souvent oppressante. Dans ces témoignages, l'émotion était si forte que certains interlocuteurs en étaient déstabilisés. C'était comme si l'intensité de ces souvenirs enfantins les submergeait à l'instant même où ils le revisitaient, des décennies après. Les liens entre la figure du père et la politique sont ainsi apparus comme étant d'une force insoupçonnée, à tel point que certains élus semblaient revivre, à travers le souvenir de leur père, des moments charnières de leur engagement politique.

Avec ma traductrice, nous avons été déstabilisés lors des premiers entretiens par ce niveau de complicité et, au début, j'étais tenté de formuler des excuses et d'orienter la discussion sur des sujets moins intimistes. Mais nous avons vite compris que ces moments proches de la sidération touchaient à quelque chose d'essentiel en permettant à nos interlocuteurs de verbaliser des sentiments qui les habitaient dans leur chair.

L'enquête menée en 2008-2009 en Italie m'a ainsi permis de mieux documenter l'imaginaire politique sur la symbolique paternelle. La cinquantaine d'entretiens prenait souvent la forme d'une thérapie improvisée dans la mesure où mes hôtes évoquaient de façon spontanée le souvenir de leur père, sans que la grille d'entretien en fasse mention. Ces références récurrentes, formulées avec admiration ou colère, suggèrent une extraordinaire corrélation entre la figure paternelle et la passion pour la politique.

En plusieurs occasions, l'intensité des témoignages est allée jusqu'à la voix mal assurée, les yeux embués et même parfois des larmes. Je me suis souvent retrouvé aux confins du transfert psychanalytique, fut-ce de façon fugace et très partielle. J'étais pris à témoin, les élus déplaçaient sur moi des peurs et des attentes sur leurs relations passées avec des figures parentales en se remémorant des expériences affectives anciennes. Avec ce déplacement affectif inattendu, ils rejouaient des conflits inconscients dans le cadre sécurisé de l'entretien. Ils acceptaient spontanément de mettre en mots des éléments refoulés ou figés.

Avec la figure du père, il était question de sentiments cachés, indicibles, profondément enfouis. Le père était mentionné comme un marqueur du rapport initial à la politique, comme une image d'incarnation centrale, une référence presque charnelle à l'expérience enfantine d'affrontements, de blessures et de construction de l'identité. Le récit de ces réminiscences familiales semblait aviver des ressentis viscéraux sur ce que la politique signifie en termes de pouvoir et de domination et sur la façon dont le mandat d'élu en cristallisait les éléments saillants. Le constat nous a sautés aux yeux avec les élus italiens (toujours très expressifs sur cette séquence) mais on a retrouvé des récits très proches dans les autres pays, y compris quand les visages restaient de marbre (on pense au Japon bien sûr).

Le trauma des injustices

La seconde manifestation d'emprise émotionnelle souvent observée lors de mes entretiens concerne les traumatismes liés à des injustices vécues dans l'enfance. L'évocation de ces moments, évènements et rencontres est moins spontanée. J'ai collecté ces données en sollicitant explicitement la mémoire de mes interlocuteurs sur des blessures, des drames, des écorchures et des révoltes. Ils y répondent avec gravité en mentionnant des émotions douloureuses qui ont été appréhendées sans filtre et qui ont laissé des traces. En allant sur ce terrain, on est surpris de voir à quel point ces événements ont été ressentis comme dramatiques et traumatisants.

On retrouve dans ces confidences une fébrilité identique quels que soient l'âge, le profil, le genre et la nationalité de mes interlocuteurs. Les situations sont décrites sur la mémoire vive d'un puissant sentiment d'incompréhension et d'injustice. La fêlure peut prendre des formes très variées : une maladie, le décès ou l'accident d'un proche, une catastrophe, une rupture affective, le licenciement d'un parent, un divorce, un déménagement brutal, un secret de famille, un abandon, une trahison, la perte d'un animal de compagnie, un échec scolaire…

L'expérience de la maladie, par exemple, est racontée comme une épreuve qui confronte l'enfant à quelque chose de violent sans qu'il n'y ait de filtre sur le plan émotionnel et avec l'angoisse que la situation soit définitivement sans issue. Le cancer d'un parent, le handicap d'un frère ou d'une sœur, des fièvres inquiétantes… Sont mentionnées parfois les personnes qui aident à surmonter ces épreuves dans l'entourage proche (famille, voisins, instituteur, éducateur sportif, etc.) ou dans leur imaginaire (un élu célèbre, un héros sportif, un scientifique de renom). L'enfant se sent livré à lui-même, avec le sentiment que personne ne peut comprendre ni canaliser sa souffrance dans son entourage. Ces situations provoquent des réactions tranchées (le mutisme, la fronde, la suractivité…) dont les futurs élus gardent la mémoire vive. Ces événements, bien que variés, témoignent d'une même violence intérieure.

Nous nous sommes demandé si les témoignages différaient en fonction du genre des futurs élus. Il faut ici noter que la moitié des femmes interrogées soulignent que leur investissement en politique est en partie lié à l'épreuve d'expériences de domination masculine. Cette « bataille de l'intime[9] » sur les représentations de l'autorité, de la légitimité et de l'engagement mériterait un développement, mais la sous-représentation des femmes dans notre échantillon, et sans doute aussi notre difficulté à aller sur ce terrain, ne nous permettent pas ici d'approfondir cette piste.

Sur l'ensemble des échanges, les entretiens permettent de repérer les évènements marquants dans la socialisation politique primaire et dans le déclenchement de la vocation sans que l'on puisse corréler ces données avec des traits de caractère sur l'esprit de *leadership* ou la compassion. En revanche, ces récits suggèrent très souvent la présence, chez les futurs élus, de qualités d'empathie indiquant une acuité précoce aux inégalités et aux injustices.

9. Froidevaux-Metterie, Camille, *Le corps des femmes : la bataille de l'intime*, Philosophie magazine éditeur, 2018.

Le masque des délégués de classe

Dans les quatre pays où j'ai questionné les élus de territoire sur leurs ressentis enfantins, ces derniers confient qu'enfants, ils se sentaient « responsables des autres » dans les situations de bagarres, de vexations et de discriminations. Ils endossaient un rôle de protecteur qu'ils percevaient comme lié à leur sensibilité face aux injustices dont ils étaient les témoins.

On retrouve cette disposition dans le masque des délégués de classes. La notion de masque social est une métaphore théâtrale utilisée dans la sociologie interactionniste pour qualifier une mise en forme de soi stratégique, une façade qui donne à voir des signes et des conventions intériorisées[10]. La quasi-totalité des futurs élus interviewés reconnaissent qu'ils ont été « chef de classe » dans leur enfance ! Cette propension à représenter le groupe ne relève pas forcément d'une démarche volontaire. Au Japon, où ce sont les enseignants qui désignent d'office ceux qui vont représenter les élèves dans les conseils de classe, les élus rencontrés avaient tous été désignés par leurs enseignants pour assumer cette tâche.

Ainsi, l'élu a manifesté dans son enfance une sensibilité aux violences du monde et une empathie relationnelle vis-à-vis des plus fragiles, quelle que soit sa future sensibilité partisane. Cela s'est traduit dans sa manière de parler au nom des autres mais aussi dans la façon dont le groupe le reconnaissait et l'interpellait. L'empreinte de l'autorité paternelle, la résilience face aux drames et l'empathie relationnelle sont viscéralement inscrites dans leur trajectoire enfantine. Toutes les données sur les tourments et les injustices perçus à ce stade forment un faisceau de compétences prépolitiques. En traversant des moments de tension et d'injustice, ils ont fait l'apprentissage émotionnel des souffrances des plus faibles et ils ont expérimenté une position d'interface avec le monde adulte.

Le masque émotionnel des élus délégués de classe ouvre une double perspective analytique sur les promesses des fêlures enfantines.

La première concerne ce que Boris Cyrulnik nomme les « bonheurs héroïques », ces moments où les enfants font l'expérience du goût des autres dans les tempêtes émotionnelles qu'ils affrontent, mais aussi, pour suivre les intuitions de la philosophe Claire Marin, dans les ruptures qui les menacent[11]. Le ressenti permet à l'enfant d'identifier les inégalités les plus dures avant même d'en rationaliser la logique. Pour reprendre les termes des historiens, sa mémoire opère une

10. Goffman, Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne. La Présentation de soi*, Éditions de Minuit, 1973.

11. Marin, Claire, *Rupture(s)*, L'Observatoire, 2019.

« sédimentation tourmentée » sur ce qui fait sens et sur ce qui construit son identité intime. En prenant au sérieux les emprises et les traumatismes situés dans l'enfance, on accède à une clé de lecture du politique qui donne toute leur place, dans l'expérience politique des jeunes, à la richesse des premières conflictualités.

La seconde perspective concerne l'impact sur ce que les historiens nomment les « événements traumatismes ». Les blessures sont marquées dans l'inconscient des futurs élus. On pense alors à la philosophe Cynthia Fleury lorsqu'elle souligne que la psychanalyse permet de raconter la démocratie depuis le point de vue des individus, depuis leur histoire intime, en rompant ainsi avec une lecture uniquement sociologique des enjeux de domination. Mettre les élus sur le divan permet-il de mieux comprendre comment les promesses de l'imaginaire enfantin opèrent « au-delà de Durkheim[12] » ? La lecture de la psychanalyse proposée par Bernard Lahire a suscité des critiques virulentes pour son usage des concepts freudiens et pour son ambition théorique démesurée. On préférera ici les travaux exploratoires d'Hervé Mazurel sur la « possibilité d'un inconscient » attaché à des sensibilités corporelles et psychiques[13]. Lorsque « l'enfant blessé » affronte sa métamorphose pour entrer dans le monde adulte, sa perception de la violence du politique est imprégnée de fêlures liées à ses premières emprises et à ses premiers traumatismes. Les élus que j'ai rencontrés ont perçu dans leur enfance que « les autres » les désignaient comme étant investis d'une mission de médiation. Ou pour être plus précis, ils ont mis des mots, avec le recul, sur ce rôle d'« élu » qui impliquait quelque chose de plus grand qu'eux.

12. Lahire, Bernard, *L'interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte, 2018.

13. Mazurel Hervé, *L'Inconscient ou l'oubli de l'histoire. Profondeurs et métamorphoses de la vie affective*, La Découverte, 2012.

ENTHOUSIASMES ÉLECTIFS

« La grandeur est un chemin vers quelque chose qu'on ne connaît pas. »
Charles de Gaulle

Le deuxième registre d'émotions fortes que les élus de territoire mettent en récit lors de nos entretiens en tête-à-tête se situe dans ce moment clé qu'est l'entrée en politique. Quand je les interroge sur le plaisir qu'ils prennent à faire de la politique, mes interlocuteurs évoquent systématiquement – et avec une foule de détails – leur toute première campagne électorale. Ils la qualifient sans hésiter de moment décisif, enthousiasmant, et souvent fondateur.

Leurs témoignages ont un point commun frappant : ils racontent cette première campagne comme un cru exceptionnel d'émotions, de surprises et de découvertes. Les novices se jettent à l'eau, se montrent, s'exposent. Ils se laissent emporter par le tourbillon des rencontres, des débats et des confrontations. Ils vivent intensément le passage du « je » au « nous », et réciproquement.

Les souvenirs qu'ils en gardent sont extrêmement précis, comme si cette période avait laissé une empreinte indélébile. C'est une épreuve initiatique, à la fois affective et intellectuelle. Certes, les sciences sociales – la sociologie politique notamment – ont beaucoup étudié le rôle des élections dans les trajectoires politiques. Mais, curieusement, ce que les chercheurs ont rarement exploré, c'est la dimension viscérale, émotionnelle, presque charnelle de cette première expérience de campagne. L'entrée en politique est vécue comme un rite subjectif de passage où le corps devient un territoire partagé. C'est une « première fois » magique et intense. Comment rendre compte de ces « lueurs » qui colorent les débuts en politique ? Ces moments d'enchantement se laissent approcher à travers trois ressentis : le plaisir (celui de s'exposer au regard des autres), la gratitude (envers ceux qui leur ont fait confiance) et l'attachement (à une communauté, à un territoire).

L'exposition de soi

L'euphorie collective perçue lors de la première campagne électorale, c'est la découverte de la politique comme un sport d'équipe pimenté de séquences

marquantes. Les élus font une description toujours sensible de leurs premiers contacts de terrain en insistant sur la façon improbable dont ils sont entrés en lice. La première campagne électorale se caractérise dans tous les cas par une euphorie collective, une découverte intense de la politique comme sport d'équipe – avec ses entraînements, ses tactiques, ses rebondissements. Les élus que j'ai rencontrés racontent leurs premiers pas sur le terrain avec une émotion très palpable. Beaucoup insistent sur la manière, souvent improbable, dont ils sont « entrés en politique ». Presque tous affirment qu'ils ne l'avaient pas prévu. Qu'ils sont devenus candidats « par hasard » (la formule revient sans cesse), poussés par les circonstances, ou par une opportunité inattendue. Ils insistent aussi sur l'atypisme de leur profil : pas vraiment prédestinés, pas forcément dans les clous d'un parcours classique.

Les recherches en sciences sociales – notamment sur la socialisation politique – nous invitent à prendre ce « hasard » et cet « atypisme » avec une certaine prudence. Il est souvent plus construit qu'il n'y paraît. À partir des entretiens, j'ai pu dégager trois grands profils d'entrée en politique :

– les héritiers, pour qui la politique est une tradition familiale (25 % de l'échantillon) ;
– les leaders en herbe, qui ont toujours eu le goût de représenter les autres (60 %) ;
– les capacitaires, pour qui l'engagement révèle des compétences insoupçonnées (25 % également)[14].

Les héritiers bénéficient souvent d'un faisceau d'avantages symboliques et sociaux : des parents élus, un statut, une visibilité dans le territoire (grâce au métier, aux réseaux, au militantisme, au bénévolat, à la religion, etc.). Les leaders en herbe, eux, évoquent une vocation : ils se sentent appelés à endosser un rôle de représentation. Ils sont actifs dans des mondes collectifs – sport, syndicat, associations, parfois partis politiques – et se découvrent à l'aise dans l'art de la médiation. Leur engagement dépend souvent du contexte : époque, pays, commune. Quant aux capacitaires, leur récit évoque la surprise d'une révélation. Ils n'avaient rien prévu, mais découvrent un goût inattendu pour le débat, la joute, la conquête du *leadership*. D'une certaine façon, les trois profils sont très tôt dotés d'un capital social qui pourrait conduire à d'autres vocations. Le déclic vers la politique passe par des émotions qui relient ces dispositions à l'engagement.

14. Le total supérieur à 100 % provient des héritiers qui se définissent aussi dans les autres profils.

Le plus frappant dans ces récits, c'est que les candidats – qu'ils soient héritiers, leaders en herbe ou capacitaires – reprennent tous, d'une façon ou d'une autre, le vocabulaire de l'enthousiasme, du hasard et de l'atypisme. Même les enfants d'élus parlent avec entrain de la fraîcheur de leur première campagne. Ils insistent sur le fait que rien ne les avait préparés à vivre la politique avec une telle intensité.

Ce premier plongeon dans le bain politique est aussi un moment de bascule : d'un coup, leur parole compte. On les écoute. On attend d'eux qu'ils prennent la parole en réunion, qu'ils défendent des idées, qu'ils prennent position. Ce qui, au départ, était une surprise devient une prise de conscience : leur voix a de la valeur. Leur entourage prête attention à la façon dont ils formulent leurs diagnostics, leurs propositions, leurs convictions. Ils découvrent l'impact de leur présence dans une équipe, leur place dans un collectif. La première lueur, celle qui scintille dès les débuts, c'est donc ce plaisir inattendu – parfois grisant – d'être écouté. D'exister dans le regard des autres. De se sentir utile. On trouve en sciences sociales toute une littérature sur le plaisir éprouvé quand un individu découvre qu'il est quelqu'un dans le regard des autres et que sa voix porte, notamment sur l'idée de domination charismatique chère à Max Weber qui repose sur la croyance affective dans les qualités extraordinaires du leader[15].

Les mentors et l'esprit des lieux

La deuxième lueur, tout aussi marquante que la première, naît des rencontres interpersonnelles. Lors de leur première campagne, beaucoup de candidats racontent avoir croisé des figures marquantes, des personnalités qui les ont soutenus, conseillés, inspirés. Ils en parlent avec chaleur et émotion. Ils décrivent ces rencontres comme fondatrices : ce sont des amitiés politiques solides, parfois indéfectibles, qui naissent dans cette phase. La découverte de la politique s'accompagne donc, souvent, de la découverte de mentors. Des gens qui comptent. Qui les prennent au sérieux, qui leur font confiance, qui leur ouvrent des portes. Et cela change tout.

Évidemment, les sciences sociales ont bien documenté ce processus. La construction des compétences politiques, l'acquisition d'une autorité, le jeu des réseaux, rien de tout cela ne relève du simple hasard. Mais ce que l'on mesure sans doute moins, c'est l'intensité émotionnelle de ces premiers liens. On parle souvent de socialisation, de reproduction des élites, de mécanismes d'apprentissage.

15. Weber, Max, *Économie et société 1*, Uge Poche Pocket, 1992.

Mais on oublie parfois l'essentiel : ce plaisir de la rencontre, ce sentiment de reconnaissance, cette gratitude.

Dans les récits que j'ai recueillis, on croise des barons de la politique, des députés, des ministres, mais aussi des maires charismatiques, des figures locales, des syndicalistes, des universitaires, des militants associatifs, des artistes, des porteurs de causes… Chacun dans son registre, ces mentors ont accompagné les premiers pas de mes interlocuteurs. Et ils en parlent avec une reconnaissance durable. Pas seulement parce qu'ils ont transmis des savoirs, mais parce qu'ils ont validé leur légitimité. Parce qu'ils ont incarné une forme d'adhésion. Les candidats ont rencontré des « plus grands qu'eux » qui les désignaient et qui valorisaient leur engagement personnel en faveur du collectif.

Les conseils donnés pendant cette période sont perçus comme précieux, souvent même comme décisifs. Les futurs élus se découvrent, se façonnent au contact de ces aînés. Ils apprennent à lire les situations, à jauger les réactions, à s'ajuster. L'apprentissage ne se fait pas par théorie, mais par compagnonnage. Par petites touches. Par conversations. Ce sont des liens sensibles, humains, concrets. C'est pourquoi cette période n'est pas seulement une école de la politique. C'est aussi une école de la reconnaissance : reconnaissance de la part des autres, mais aussi – et peut-être surtout – de soi-même.

Et puis, il y a dans tous les témoignages un troisième élément qui s'ajoute au plaisir d'être écouté et à la chaleur des mentors : c'est l'attachement au territoire. L'entrée en campagne, c'est aussi une plongée dans un monde très local, très incarné. C'est la découverte, ou la redécouverte, d'un microcosme plein de codes, de rituels, d'histoires à connaître, de gens à rencontrer. On ne fait pas campagne n'importe où, ni n'importe comment. Chaque territoire impose ses formes.

À Tokyo, par exemple, les candidats s'adressent aux passants dans les gares, mégaphone à la main. À Montréal, ce sont les centres communautaires et les galeries marchandes qui deviennent des arènes politiques. À Naples, c'est dans le quartier d'origine que tout commence, sur des bases d'ancrage très identitaires.

Dans tous les cas, mes interlocuteurs parlent avec une vraie joie de cette immersion. Ils aiment arpenter les marchés, faire du porte-à-porte, organiser des réunions dans des appartements, tenir des permanences dans un local de fortune. Ils prennent plaisir à raconter les lieux, à découvrir les gens, à s'imprégner de cette atmosphère si particulière. Ils sentent qu'ils entrent peu à peu dans une mission. Pas seulement celle de convaincre, mais celle de représenter. De porter quelque chose de plus grand qu'eux. C'est une expérience qui prend corps. Qui s'ancre. Qui s'incarne. Le territoire devient un décor, certes, mais aussi

un personnage. Il devient une source d'inspiration, un appui symbolique, un moteur affectif. L'esprit des lieux façonne leur expérience politique en spatialisant des émotions fortes qui structurent leur passion pour la politique.

Les saisissements de l'épiphanie électorale

Petit à petit, au fil de la campagne, quelque chose change. Les candidats débutants se laissent envahir par les spécificités de leur territoire, par ses visages, ses histoires, ses contradictions. Ils découvrent que faire campagne, ce n'est pas défendre des grands principes abstraits, mais formuler des promesses très concrètes, destinées à une mosaïque d'électeurs : des jeunes, des retraités, des commerçants, des mères de famille, des agriculteurs, des sceptiques, des enthousiastes, des invisibles et des bavards… Et chacun, dans son registre, attend quelque chose.

Le monde devient tout à coup peuplé d'attentes. De colères aussi, parfois. Mais surtout d'élans. On est frappé par la densité affective des lieux mis en récit : les marchés, les halls d'immeuble, les buvettes, les entrées de supermarché, les stades… Chaque espace devient un théâtre politique, un territoire habité. Et puis, il y a la journée si particulière du vote. Et plus encore, celle du dépouillement des bulletins. Au soir du premier tour, dans les écoles, les mairies, les salles des fêtes, l'intensité émotionnelle atteint son sommet. Victoire ou défaite, ce moment reste gravé dans toutes les mémoires (lorsque la défaite a été suivie d'une victoire…). Il agit comme un point de bascule.

Ce que tous racontent alors, c'est une forme d'épiphanie. Quelque chose de soudain, de lumineux. L'impression de comprendre enfin ce qu'est la politique, dans sa forme la plus brute, la plus palpable, la plus humaine. Un saisissement. Cette révélation n'est pas seulement intellectuelle. Elle est physique, presque spirituelle. Pour la plupart de mes interlocuteurs, l'entrée en politique a été vécue comme une montée en intensité. Un moment d'alignement entre eux-mêmes, les autres et le monde. C'est là, précisément, qu'ils se sont dit : « C'est ça, être élu. » Et ce n'est pas rien.

Pour comprendre cette épiphanie, il faut peut-être, comme le suggère Vinciane Despret, accepter de changer de regard, de décaler notre régime d'analyse et de prendre au sérieux ces émotions, ces attachements, ces « dispositifs d'enthousiasmes[16] ». Dans ses recherches sur les oiseaux, la philosophe s'intéresse à la raison pour laquelle certains scientifiques ont longtemps refusé de croire

16. Despret, Vinciane, *Habiter en oiseau*, Actes Sud, 2019.

qu'un rouge-gorge pouvait chanter « pour le plaisir ». On a préféré y voir des mécanismes de survie, de défense et de reproduction. Et pourtant, dit-elle, il y a dans ce chant quelque chose de gratuit, d'élan vital. Une façon d'habiter le monde à cœur ouvert. La métaphore est précieuse, car c'est bien cela que mes enquêtés décrivent : un moment de mise en résonance, un moment où l'expérience politique s'illumine d'un sens nouveau, profond, inattendu.

Ce type d'approche rejoint les travaux qui invitent à repenser les formes de présence au monde et à explorer ce que les émotions, les sensibilités et les attachements disent de notre manière d'agir et d'habiter l'espace social. Cela implique de donner plus de crédit aux travaux des penseurs de l'intime[17]. L'épiphanie électorale entre dans ce registre. Elle ne se résume pas à un déclic stratégique ou à une simple montée en compétences. Elle révèle un plaisir de vivre ensemble, une joie de prendre part à un destin collectif.

Bien sûr, cette révélation ne dit pas tout de l'action politique à venir. Elle ne permet pas de prédire comment l'élu exercera ensuite son pouvoir. Mais elle dit quelque chose d'essentiel sur l'adhésion. Elle montre que les émotions – plaisir, gratitude, attachement – ne sont pas accessoires. Ces dernières sont le carburant premier de l'engagement. Elles créent des attaches puissantes, parfois irréversibles, qui conditionnent la suite.

Il faut donc leur faire une place. Reconnaître leur rôle. Et peut-être même, les étudier comme des dispositifs à part entière. Comme chez les oiseaux de Despret, l'élan pour la politique n'est pas qu'un signal. C'est une respiration, une manière d'exister. Un souffle. C'est ce souffle qui anime les futurs élus, et qui explique pourquoi, malgré les difficultés, malgré les désillusions, ils tiennent. Les enthousiasmes électifs sont des lueurs fondatrices qui donnent à l'engagement une forme de robustesse.

17. Truong, Nicolas, *Les penseurs de l'intime*, collection « Le Monde des idées », L'Aube, 2021.

VERTIGES DU POUVOIR

« Ô le plus fou de tous les hommes, toi qui aspires à la sagesse ! »
Érasme, *Éloge de la Folie*

« Il n'y a rien de plus sage que de miser sur la folie des hommes. »
Giuliano Da Empoli, *Le mage du Kremlin*, Gallimard, 2022

Changement de temporalité. Nous allons maintenant évoquer les témoignages qui commentent l'exercice des mandats électifs. Les grands mythes antiques, ceux qui ont nourri l'imaginaire des philosophes et des écrivains depuis des siècles, portent en eux des révélations sur la nature du pouvoir. Celui de Narcisse en est l'un des exemples les plus frappants. Il évoque cette fascination presque maladive qu'un individu peut éprouver pour lui-même, pour son propre reflet, au point de se perdre dans cette image. Une obsession destructrice, certes, mais qui, paradoxalement, reflète une soif de reconnaissance et de domination. C'est cette forme d'affirmation dans l'exercice du pouvoir qui caractérise la figure des dirigeants politiques. Dans son roman sur les coulisses du Kremlin, Giuliano Da Empoli, qui fut adjoint au maire à Florence, détaille avec une acuité troublante les réflexions d'un conseiller du prince confronté aux obsessions de toute-puissance du Tsar. Chaque fois que le pouvoir touche à la gouverne du monde, la déraison et la folie humaines occupent une place prépondérante dans la façon de décrypter les gouvernants, présidents, ministres… Qu'en est-il à l'échelon infranational ? Que nous indiquent les velléités d'omnipotence, les aveuglements et les manifestations d'egos surdimensionnés que l'on rencontre dans le comportement des leaders politiques locaux ?

Les entretiens que j'ai menés depuis trente ans dans quatre pays donnent quelques indices. Tous les élus admettent que le passage à l'acte de gouverner s'accompagne de sensations qui ont à voir avec le vertige, avec la menace permanente de perdre pied. Certains reconnaissent des dérapages qui font écho à des troubles comme le narcissisme, la mégalomanie, ou le désir de puissance allant jusqu'à évoquer le parallèle avec des pathologies comme la paranoïa, la schizophrénie ou la bipolarité.

Comment collecter ces ressentis émotionnels avec les outils et les concepts des sciences sociales ? Nous avons déjà dû affronter ce type de défi méthodologique quand il s'est agi de recenser les fêlures enfantines des futurs élus et de qualifier les premiers enthousiasmes électifs. Pour prendre la mesure des effets psychologiques qui pèsent sur ceux qui exercent le pouvoir, il faut ici aussi entrer dans la peau de nos interlocuteurs et prêter attention à ce qu'ils ressentent autant sinon plus qu'à ce qu'ils pensent.

Dans cette perspective, la matérialité des vertiges du pouvoir se joue sur deux registres en particulier. On décèle le premier dans les témoignages qui évoquent la charge symbolique exceptionnelle qui est tombée sur leurs épaules en termes d'imaginaire, et même de sacré. Devenant élus, les leaders se mettent à représenter corporellement la collectivité, ils « sont » le territoire, dans un processus d'incarnation qui les transcende, les dépasse et souvent les aveugle. Le second registre s'exprime dans certains troubles de la personnalité dont les élus se sentent la proie, se traduisant par l'autoritarisme, l'égocentrisme ou des conduites addictives. La position d'autorité semble souvent provoquer ou favoriser des comportements situés à la limite du pathologique. Ces dérives racontent l'*hubris* du pouvoir, un cocktail émotionnel sans doute insuffisamment documenté qui attache dans un même élan personnalisé la soif d'autorité et un idéal politique.

Les aveuglements de l'incarnation

Une fois les élections gagnées, les élus de territoire nous expliquent qu'en endossant les habits de la collectivité qu'ils doivent représenter, ils deviennent les obligés de leurs électeurs. Ils ont la sensation d'être accaparés par le regard des autres et le sentiment que leur responsabilité est engagée sur un destin collectif qui donne un volume inattendu à leur engagement. Le mandat et l'esprit des lieux fusionnent. Ils sont le territoire qui les a élus…

Sans qu'il soit nécessaire d'orienter les échanges, la dimension émotionnelle de ce rapport singulier occupe alors une place centrale dans les témoignages. L'élection provoque un mécanisme fusionnel avec la population. Qu'il s'agisse d'une collectivité de 500 individus ou de 500 000, les élus racontent une injonction qui leur est faite, une obligation vis-à-vis de leurs électeurs. La confiance qui leur est accordée est vécue à la fois comme une condition et comme un moteur de l'engagement politique local. Assurer un bon contact, susciter de l'attachement, ne pas décevoir, s'impliquer corps et âme et à corps perdu. Il est presque toujours question de relations passionnées avec les électeurs, d'attachement viscéral, de destin partagé, d'amour, de confiance, de fidélité et de loyauté. Les élus décrivent une exaltation qui tient au fait qu'ils se perçoivent

dépositaires d'un imaginaire qui les lie et les relie aux habitants. Leur « territoire d'élection » les oblige, et le regard que l'on porte sur eux, sans cesse, les préoccupe et même les obsède.

Cette charge symbolique n'est pas que mentale. Les élus font aussi l'expérience du pouvoir de façon physique. Ce n'est pas ce qu'ils sont qui compte, mais le rôle qu'on leur prête et la signification qu'on attache à leurs faits, gestes et discours. Leur langage corporel devient l'opérateur de cette incarnation. Ils représentent les valeurs de leurs électeurs et ils sont admirés d'autant plus qu'ils sont conformes à ce jeu de miroirs. Mais l'effet d'identification alimente aussi des tensions, car les élus sont redoutés et respectés pour la teneur de leurs jugements comme pour les leviers d'action dont ils disposent. Leur manière d'être se situe ici en rupture avec les gens ordinaires, mais la magie de l'incarnation opère au croisement du charisme et de la crainte. Ils sont aussi abondamment critiqués, moqués, dénoncés, voire harcelés par ceux-là mêmes qui les ont encensés avec enthousiasme.

Le philosophe Ernst Kantorowicz a décrypté cette tension dans son essai sur les *deux corps du Roi*[18] : d'un côté le souverain gouverne par la grâce divine du pouvoir qu'il exerce, garant de la forme perpétuelle d'une communauté, et de l'autre par l'indulgence qu'il suscite du fait qu'il n'est pas infaillible parce qu'il est fait de chair et de passions. Cette dualité corporelle apparaît cardinale dans le fameux mystère du consentement des individus à l'autorité. Le vertige de la double incarnation provoque, nous y reviendrons plus loin, la plus déterminante des épreuves intérieures du pouvoir.

Les paradoxes de l'isolement

Une autre traduction de la sensation de vertige qui saisit les élus de territoire se dévoile dans leur autoritarisme et leurs colères. Dans ce registre, on mélange volontiers dans une même grille de lecture des considérations générales sur la folie du pouvoir et des avis sur des traits de personnalité. Non seulement la politique ferait perdre la raison, mais ceux qui se présentent devant les urnes développeraient un goût du pouvoir entaché d'arrogance et de toute-puissance. Dans les entretiens et les enquêtes de terrain que nous avons menés, la prétendue folie des grandeurs des élus n'est pas facile à documenter, même si tout le monde en parle (les opposants, l'entourage des décideurs, les micros-trottoirs…).

18. Kantorowicz, Ernst, *Les deux corps du Roi*, collection « Bibliothèque des Histoires », Gallimard, 1989.

La version médiatisée des coups de colère se joue lors des assemblées politiques ouvertes au public et aux médias. Dans ces arènes, il est de bon ton pour les élus de mettre en scène l'acier trempé qui coule dans leurs veines en concentrant leurs arguments sur le mensonge et la mauvaise foi des opposants. Parfois les séances virent au règlement de compte et à l'agression verbale *ad hominem*. C'est au sein d'une même famille politique que les déchirements semblent les plus violents, même si la colère est parfois feinte ou surjouée de part et d'autre.

Lorsque l'on sonde l'entourage proche des élus (ce que nous avons pu faire à quelques occasions en France et en Italie), il nous est expliqué que ces attitudes autoritaires trouvent leur source dans un contexte très personnel fait d'amitiés, de trahisons, de clans, de réseaux, d'alliances et de ruptures. On nous parle parfois aussi à demi-mot d'élus colériques ou sous l'emprise d'une addiction. Dans les bureaux de direction, les collectivités locales bruissent du tumulte d'éclats de voix et de claquements de portes. Les sphères de décision des grandes collectivités locales semblent particulièrement propices aux grandes fâcheries et aux *petits meurtres entre amis*. On déplore souvent l'imprévisibilité des leaders. On leur reproche volontiers des sautes d'humeur qui ressemblent à la bipolarité. Mais dans les quatre pays étudiés, ces troubles du comportement, même s'ils reviennent en boucle dans les confidences, font l'objet d'une sorte d'omerta. Les dérapages d'autoritarisme, semble-t-il, doivent rester en famille.

Lorsque les élus acceptent de se confier sur ces questions, ils invoquent d'abord les motifs de l'isolement et de la trahison. Celles et ceux qui sont le plus connus pour leurs excès d'autoritarisme abordent la question sur un mode paradoxal. Ils se déclarent tour à tour fragiles et intouchables, obnubilés par le regard que l'on porte sur eux et insensibles à leur environnement, proches et distants des autres, attentionnés et froids, remplis de certitudes et rongés par les hésitations, orgueilleux et complexés… La fièvre politique de l'autoritarisme entremêle la fierté et le doute, la supériorité et l'humilité, l'assurance et la fêlure. La pression du regard des autres semble nourrir l'ambition du pouvoir sur un mode tourmenté, comme si l'inquiétude et la certitude étaient les deux faces d'une même tension émotionnelle insoluble. Les motifs de l'abandon et de la solitude sont mentionnés à l'occasion d'épisodes dans lesquels, visiblement, la fidélité des entourages et la solidité des alliances ont été mises à rude épreuve. Au fil des épreuves et des conflits interpersonnels, les leaders disent apprendre la prudence, ils deviennent naturellement méfiants. On trouve dans cette attitude des éléments qui rappellent les symptômes cliniques de la paranoïa : des difficultés relationnelles, un attrait pour les autres doublé d'une méfiance, voire d'un sentiment de persécution, la surestimation de soi, une susceptibilité exacerbée… Leur autorité

excessive apparaît alors comme une tentative désespérée de regagner une forme de contrôle sur un environnement perçu comme hostile et imprévisible. On touche à la question de l'impossibilité d'être en capacité de représenter, avec la recherche névrotique d'un pouvoir qui, toujours, se dérobe.

L'*hubris* et la toute-puissance

En termes d'émotions fortes, l'incarnation corporelle et l'isolement psychique nous semblent avoir d'autant plus d'impact que ces deux phénomènes se combinent. L'exercice du pouvoir crée simultanément une aura complexe d'autorité autour de l'élu en même temps qu'il provoque chez lui une forme de mégalomanie et des travers égocentriques. La toute-puissance accompagne l'autoritarisme. On pense alors à la notion un peu mystérieuse – et peu explorée en sciences sociales – de l'*hubris*. Si l'on revient aux racines mythologiques du terme utilisé dans *Œdipe-roi* de Sophocle, on peut établir un parallèle entre l'élu et le héros grec. L'attitude d'orgueil et de transgression s'exprime souvent dans la démesure et la quête d'absolu raconte un destin tragique : le roi de Thèbes, bien qu'adoré de son peuple, est finalement la victime expiatoire de son destin.

L'*hubris* des élus du territoire nous entraîne sur le même paradoxe : une fois au pouvoir, les leaders politiques locaux vivent dans un monde parallèle où leur pouvoir d'incarnation et leur narcissisme les magnifient tout en les coupant progressivement du réel. Le rayonnement et l'isolement sont deux grandeurs et deux fatalités. Elles font avancer ceux qui les éprouvent comme des funambules sur le chemin de la toute-puissance et de la folie.

Le paradoxe nous ramène à la fable romancée du *Mage du Kremlin*. Baranov, en fin conseiller du prince, théorise les excès d'autoritarisme de ceux qui gouvernent comme étant le fruit d'une « verticale du pouvoir » qui demande à l'origine beaucoup de sensibilité, mais qui interdit ensuite l'empathie et la compréhension des émotions exprimées par autrui. Pris dans la tourmente des contradictions, les leaders voient leurs fonctions cérébrales progressivement limitées ou amputées. L'afflux d'injonctions contradictoires et la densité des attentes qui leur sont sans cesse adressées finissent par les couper de l'arbitrage et du raisonnement cartésien.

On pourrait dire que la verticale du pouvoir local éclaire et aveugle à la fois… Presque tous les élus que j'ai placés sur le divan reconnaissent que, sous la pression, c'est à leurs intuitions qu'ils s'en remettent pour trancher, quitte à simplifier, à déformer ou à occulter pour partie la complexité des problèmes qu'on leur demande de résoudre. Cette forme d'aveu d'impuissance occupe dans les récits une place importante. Elle plaide assurément pour ne pas limiter

l'analyse de l'*hubris* à des troubles de la personnalité et à des traits de caractère égocentrés. L'ivresse du pouvoir ne se résume pas à des ambitions personnelles dévorantes. Elle s'échafaude dans un conditionnement psychique suscité par une dynamique collective, l'incarnation. Elle s'alimente ensuite d'un processus mental de résistance et de défense face à la pression, l'isolement. Si les élus de territoire ont des comportements surplombants et autocentrés, c'est en grande partie parce qu'ils sont placés, presque à leur corps défendant, en position de risque, d'incertitude et de fragilité pour répondre aux exigences surdimensionnées de leur mandat. On les attend sur une mission impossible et ils s'y engagent malgré tout, sans retenue, convaincus qu'ils sont sur la bonne voie, qu'aucune autre issue n'est possible et qu'ils s'en sortiront en suivant leur intime conviction… La clef émotionnelle des aveuglements politiques se situe dans la tragédie de ce double ressenti de vérité et de solitude. Nos interlocuteurs ont toujours le sentiment d'assumer des responsabilités qui les dépassent mais dont personne d'autre n'est en capacité ou en position de mesurer l'importance.

Dans les travaux en sciences sociales qui questionnent les dérives personnalisées du pouvoir à l'échelon des États, il semble qu'il y ait actuellement un consensus scientifique pour qualifier cet autoritarisme comme un dérèglement psychopathologique. Les élus jouissent du pouvoir envers et contre tout, jusqu'à la folie, au miroir déformant de la toute-puissance dont ils s'estiment dépositaires pour sauver le monde. On trouve une illustration de cette grille de lecture sur le cas français dans le diagnostic tranché que pose le sociologue Marc Joly sur le « délire individuel » du président de la République français en exercice (Emmanuel Macron)[19]. L'argument rappelle les analyses de Machiavel et fait penser à la formule faustienne selon laquelle « qui commande doit trouver son bonheur dans le commandement ». Mais cette explication personnalisée n'est-elle pas trop simple ? L'historienne et psychanalyste Élisabeth Roudinesco alerte la communauté scientifique sur les dangers qu'il y aurait à n'appréhender l'*hubris* que comme une forme psychologisée du narcissisme[20]. Notre propre méthode introspective par les ressentis nous engage aussi à prendre des distances avec les procès unilatéraux en cynisme et en mégalomanie. Pour les élus de territoire que nous avons interrogés, les promesses enfantines, les lueurs électives et les vertiges de l'incarnation sont des indices, tout autant que de dérives personnalisées, de la grandeur du politique.

19. Joly, Marc, *La pensée perverse au pouvoir*, Éditions du CNRS, 2024.

20. Roudinesco, Élisabeth, « Histoire d'une notion : l'hubris, l'ivresse de la démesure », *Le Monde*, 13 avril 2022.

Nous entendons par « grandeur » la capacité du politique à incarner une forme d'élévation morale, symbolique ou historique qui dépasse les intérêts particuliers pour inscrire l'action publique dans une visée collective. C'est la faculté des acteurs politiques à se hisser au-dessus des contingences pour produire du sens, de l'autorité et de la légitimité et pour fédérer une communauté autour d'un horizon commun.

Dans les témoignages recueillis, les émotions fortes ne sont pas vécues comme une fatalité ou une comédie mais bien comme une quête et une tragédie. Le mystère de l'*hubris*, vu sous cet angle, est lié à la multiplicité des rôles que les élus doivent assumer pour à la fois représenter, incarner et gouverner. Ils sont placés *sous* l'influence de ces émotions fortes. Pour conforter l'hypothèse, il est alors nécessaire d'historiciser et de sociologiser la réflexion en se demandant si les vertiges de la toute-puissance sont les mêmes à toute époque et pour tous les mandats électifs. Nous emprunterons ce chemin dans le dernier chapitre en explorant l'hypothèse selon laquelle la territorialité de leurs mandats conditionne les dimensions sensibles de leur travail de médiation.

LE TEMPS DES HYPERMÉDIATEURS TERRITORIAUX

« L'espérance est une détermination héroïque de l'âme,
et sa plus haute forme est le désespoir surmonté. »
Georges Bernanos, *La liberté pour quoi faire ?*, Folio essais, 1995

Nos enquêtes de terrain ont permis de mettre à jour différents registres d'émotions fortes qui orientent la relation sensible que les élus de territoire construisent avec la politique. Ils apparaissent dans des contextes précis (l'enfance, la première campagne électorale, l'exercice de l'autorité, etc.) et révèlent des points saillants :

– dans les fêlures enfantines, les futurs élus puisent leur aptitude singulière à percevoir les injustices, les violences et les inégalités vécues dans leur entourage proche ;
– dans les enthousiasmes électifs de la première campagne, ils éprouvent le plaisir intense de s'exposer dans un collectif à l'échelle d'un territoire précis ;
– dans les vertiges de l'incarnation, l'exercice du pouvoir provoque un sentiment trouble de toute-puissance dans l'action, jusqu'à l'aveuglement et l'isolement.

Dans quelle mesure ces émotions modèlent-elles la manière de gouverner des élus locaux ? Pour commencer à répondre à cette question, on peut suivre la piste proposée par Marc Abélès qui invite les politistes à regarder *au-delà de l'État*. S'inscrivant dans le sillage des réflexions de Pierre Clastres sur les fondements de la légitimité politique, l'ethnologue prend ses distances avec les approches trop centrées sur les institutions. Il explique d'une part que gouverner, c'est d'abord tisser des liens, entrecroiser des relations ancrées dans des contextes bien particuliers, intenses, charnels presque, et d'autre part que le *leadership* ne découle pas forcément de l'État ou de ses appareils. Mais il constate aussi, avec une pointe de regret, que lorsque l'on braque le projecteur sur les émotions politiques, « la figure du souverain se dérobe à l'anthropologie[21] ».

21. Abélès, Marc, *Penser au-delà de l'État*, Belin, p. 70, 2014.

C'est justement cette *terra incognita* que nous voulons explorer dans notre voyage en égo-politique. Car les ressentis sont bel et bien au cœur du métier politique local. Nos interlocuteurs, d'où qu'ils viennent, racontent inlassablement le maillage des relations territorialisées au prisme de ces fêlures, de ces emballements et de ces vertiges. Et même si les contextes institutionnels et culturels varient fortement d'un pays à l'autre, nos enquêtes convergent sur un point : pour diriger, les leaders politiques locaux s'appuient viscéralement sur ces empreintes émotionnelles.

Pour caractériser l'effet de ces compétences sensibles, nous avons repéré deux traits qui semblent transversaux : d'une part, ils font de la politique comme on intervient en urgence, à la manière de médecins appelés au chevet de leurs concitoyens ; d'autre part, ils assument sans cesse la double posture de bouc émissaire et de pasteur – tantôt cibles des colères populaires, tantôt figures de réassurance et de célébration des valeurs du territoire.

On retrouve ces trois figures de l'urgentiste, du bouc émissaire et du pasteur dans les quatre pays étudiés. Ce sont des postures politiques, bien sûr, mais aussi symboliques, et même corporelles. Des rôles joués avec passion, souvent avec abnégation. En les incarnant simultanément, les élus locaux deviennent des hypermédiateurs, immergés dans les écosystèmes politiques qu'ils habitent.

Urgentistes du lien social

Le premier rôle renvoie à l'attention que les élus portent aux personnes en difficulté sur leur territoire. Dans les entretiens, tous témoignent d'un attachement profond, né de leurs rencontres dans les permanences d'accueil ou sur le terrain. Ils disent l'intérêt qu'ils portent à ces échanges, l'émotion aussi, et cette gravité qui les saisit lorsqu'ils écoutent, sans filtre, les confidences de ceux qui viennent à eux. Comme au temps du délégué de classe, on les interpelle en situation de fragilité, d'impuissance ou d'injustice. Ils deviennent des recours face aux inégalités. La relation est certes asymétrique, mais elle ouvre la possibilité de l'échange et de l'empathie. Et, peu à peu, au fil de ces contacts, des liens personnels se nouent, des solutions se cherchent, des complicités se dessinent. L'atmosphère se prête aux doléances, aux confidences, à des paroles sincères qui ne se donnent que dans la confiance. Le temps de l'échange, les élus redeviennent des femmes et des hommes parmi les autres, au contact direct de leur entourage.

À force d'immersions de ce type, les élus développent une acuité particulière pour capter le pouls de la population – mais sur un mode intimiste, au plus près des problèmes du quotidien. Tous les récits convergent sur ce point : les citoyens se livrent avec passion, parlent vrai, confient des difficultés souvent tues, parfois

indicibles, tant elles touchent au plus intime de la vie. Ce sont des situations de tension, de détresse, face auxquelles les administrations semblent incompétentes ou inaccessibles. Dans ces moments de vérité brute, les élus mesurent l'intensité des colères et des désespoirs, ancrés dans des réalités du quotidien.

L'étude du mouvement des Gilets jaunes en France a bien révélé la nature profondément sensible des ressentis d'abandon. Sur les ronds-points, les gens parlaient d'abord avec leurs tripes : des cris, plus que des revendications, surgis d'histoires cabossées, d'injustices bien concrètes. Ce n'étaient ni manifestes ni programmes, mais des souffrances dites à nu, sans traducteurs, sans filtres. Les élus retrouvent cette parole viscérale dans leurs échanges avec les habitants. Ils sont confrontés à une forme de « citoyenneté du nombril[22] » – une manière de s'exprimer à la première personne, de façon directe, en portant l'intime au cœur du politique où la parole traduit des sentiments d'injustice et d'abandon[23]. On retrouve aussi ces colères et ces indignations sur les réseaux sociaux avec une médiatisation qui sans cesse amplifie des fièvres politiques incontrôlables. Le langage viscéral des habitants qui s'adressent aux élus, tout comme celui des Gilets jaunes, est un langage à cœur ouvert. Ils se sentent incompris, laissés-pour-compte, et convaincus que les médiations classiques ne servent à rien. Ils parlent avec colère et émotion, souvent avec une défiance marquée envers les institutions. Leur discours est un appel à l'aide, mais aussi un acte d'accusation. Dans cette tension, les élus apprennent un rôle de médiateur bien particulier, qui n'est pas sans rappeler celui qu'ils ont pu tenir dans leur jeunesse, lorsqu'ils jouaient les intermédiaires dans les cours de récréation.

On leur demande aujourd'hui d'accueillir ces tempêtes émotionnelles, d'écouter des récits de rupture, de solitude, de mal-être. Ils deviennent des urgentistes du lien social, sommés d'agir vite, d'établir un diagnostic, d'apporter un soulagement, non pas depuis une position d'autorité distante, mais depuis l'écoute attentive d'individus en souffrance.

Boucs émissaires et pasteurs

Le second rôle touche aux compétences et aux marges de manœuvre des élus, confrontés sans relâche aux sollicitations sectorielles ou clientélistes qui saturent leur agenda. Tous les élus en responsabilité en conviennent : ils sont sous pression permanente, interpellés par des groupes d'acteurs qui surestiment leur pouvoir,

22. Faure, Alain, « Débat : la citoyenneté du nombril des Gilets Jaunes », *The Conversation*, 23 novembre 2018.

23. Rosanvallon, Pierre, *Les Épreuves de la vie*, Seuil, 2021.

leur expertise et leur capacité à agir. On les pousse à prendre parti, à trancher, à porter la parole de causes bien spécifiques, même lorsque leur influence réelle est, en vérité, étroite ou strictement encadrée.

Mais là n'est pas l'essentiel. Car, au-delà des dossiers concrets – qu'ils concernent l'environnement, l'économie, les transports, l'école, la sécurité ou la santé –, ce qui leur parvient, ce sont surtout des charges émotionnelles lourdes qui dépassent de loin le périmètre de leurs compétences. Les élus deviennent les réceptacles de tensions sociales profondes qui cherchent un point d'impact. En un mot : ils font de parfaits boucs émissaires. Cette position fait écho aux travaux de René Girard sur le lien entre sacré et violence[24]. Pour contenir l'insoutenable des injustices et des conflits, les sociétés trouvent parfois un exutoire symbolique : un sacrifice. On concentre les colères sur une figure exposée, qui cristallise l'angoisse collective. Qu'on adhère ou non à la portée anthropologique de cette hypothèse, elle a le mérite d'interroger la manière dont la logique victimaire s'invite en politique. Car les élus, bien souvent, en font l'expérience dans leur chair.

Historiquement, leur popularité locale s'est construite sur leur capacité à écouter, relayer et traduire les doléances auprès des administrations. Mais dans cette posture d'interface, ils sont pris à partie, sans ménagement. Ce n'est pas toujours un procès en incompétence, mais une mise en scène émotionnelle des déceptions, une manière collective d'absorber l'impuissance. Fait remarquable : les élus eux-mêmes consentent à ce rôle. Ils ne s'en offusquent pas. Ils l'ont intégré. Certains vont jusqu'à y voir un défi.

Peut-être est-ce lié à leur propre trajectoire d'engagement. Les premiers combats électoraux leur ont donné le goût du collectif, l'énergie des promesses. Les colères qu'ils encaissent aujourd'hui ravivent cette intensité : rythme, tension, adrénaline. Endosser le rôle de médiateur devient alors un art subtil : traduire les mécontentements dans un récit partagé. Leur métier d'élu ne repose pas tant sur des compétences techniques ou managériales que sur cette faculté à transformer les alertes en horizon commun. C'est le point de départ de toute construction d'un compromis.

Mais leur rôle ne s'arrête pas là. À cette capacité d'absorption s'ajoute une autre obsession : faire *reliance*, comme le dit joliment Martin Vanier dans son essai sur l'anti-fracture[25]. Pour lui, la politique prend tout son sens lorsqu'elle

24. Girard, René, *La violence et le sacré*, Grasset, 1972.

25. Vanier, Martin, *Le temps des liens. Essai sur l'anti-fracture*, Éditions de l'Aube, 2024.

parvient à créer un imaginaire commun dont l'élan passe par des « lignes de vie » qui assemblent des lieux et des moments. Les élus locaux se trouvent au cœur de cette trame symbolique. Ils en sont les pasteurs. La métaphore pastorale rappelle la « parlerie » des chefs indigènes décrite par Pierre Clastres dans *Chronique des Indiens Guayaki*[26]. Le chef, solitaire, semble parler dans le vide. Et pourtant, il tisse la mémoire du groupe, il ravive les récits fondateurs. Sa parole fait lien. Il légitime sa place non par la contrainte, mais par sa capacité à conter les mythes qui structurent l'ordre local.

Cette fonction pastorale, nos enquêtes l'ont retrouvée partout. Quel que soit le territoire, les élus mobilisent des récits sensibles pour incarner une identité commune. Ce ne sont pas des déclarations de programme : ce sont des fragments d'histoire locale, porteurs de valeurs, de repères, de décor. Le politique y prend une autre forme : non pas celle de la décision, mais celle de l'évocation. Ce n'est pas l'énoncé qui prime, c'est l'orientation suggérée au nom du collectif.

La puissance du politique local s'affirme dans cette capacité à capter le rythme des désirs, à renouer avec le sens du commun. C'est une scène où se joue le vivre ensemble, et où les élus maintiennent ouvert le champ des possibles en incarnant l'harmonie. La piste est suggérée dans l'ouvrage collectif consacré à l'ancrage en politique[27] que les auteurs décrivent comme un ensemble de pratiques sociales et symboliques mobilisant des intermédiaires, des rituels de présence locale et des formes d'investissement affectif liés à la culture, l'identité et le récit personnel. Laurent Godmer propose à cet égard une analyse éclairante dans son étude sur Jean Tiberi à Paris[28] en démontrant comment le « travail pastoral » est la condition première de la professionnalisation politique des élus locaux. On retrouve le même constat dans les travaux du politiste Yann Fournis sur les maires au Québec. L'entrecroisement de relations (interpersonnelles, communautaires et intermunicipales) opère autour et à partir de la dimension profondément humaine faite d'attachements et de relations affectives avec la communauté[29].

26. Clastres, Pierre, *Chronique des Indiens Guayaki*, Plon, 2006.

27. Briquet, Jean-Louis et Godmer, Laurent, *L'ancrage politique*, Presses universitaires Septentrion, 2022.

28. Godmer, Laurent, *Jean Tiberi. Le métier d'homme politique*, Presses universitaires de Rennes, 2023.

29. Fournis, Yann, *Le maire et sa communauté. Une sociologie politique des élus municipaux au Québec*, Presses de l'université du Québec, 2025.

Le pouvoir local médiateur des passions ?

Dans ses dernières chroniques, Christian Salmon s'inquiète de l'obscurcissement des esprits, attisé par les réseaux sociaux et relayé jusqu'aux chaînes d'info. Il observe un climat où colère et défiance semblent désormais les réponses réflexes face aux institutions, aux responsables politiques, aux croyances mêmes. Dans *L'empire du discrédit*, il alerte sur cette ambiance électrique qui « comble les désirs inavoués des individus et enflamme les grandes passions collectives[30] ». Il s'agit d'un tourbillon émotionnel où Salmon – qui s'est fait le chantre du réenchantement par le récit – déplore une politique devenue spectacle qui transforme l'incarnation en exhibition. Le constat fait écho à celui de Christian Le Bart dans *La politique inversée*[31] lorsque le politiste décrit des élus qui n'hésitent plus à « fendre l'armure » des figures traditionnelles que sont l'exemplarité, le sacrifice et la frugalité. Reprenant (et dépoussiérant) la célèbre théorie d'Ernst Kantorowicz évoquée plus haut sur les deux corps du Roi, il montre comment les élus revendiquent aujourd'hui un « droit au second corps » fait d'authenticité, d'épanouissement et d'affirmation de soi. Ce sont les élus identitaires, dit-il, qui assument un « je » sans complexe, loin des anciennes grammaires sacrificielles du pouvoir.

Mais face à ce tableau plutôt sombre, je veux introduire une note d'optimisme. Car il existe, en contrechamp, une autre figure des élus hybrides, à la fois urgentistes, boucs émissaires et pasteurs, qui prennent les colères citoyennes à partir de leur propre expérience – souvent très intime – de l'injustice. Ils entendent les attentes qui s'expriment, parce qu'ils se souviennent de l'élan qui les a poussés, un jour, à s'engager. Ils proposent des mesures non pas depuis une tour d'ivoire, mais au nom de leur communauté, portés par ce sentiment rare d'incarner, ne serait-ce qu'un instant, une forme de grandeur politique. Ils se vivent comme les capteurs, les messagers et les traducteurs de l'intérêt général.

Et si on les regarde sous cet angle, leur rôle de médiateur dépasse de loin la tentation d'une simple personnalisation ou personnification du pouvoir. Comme le souligne Denis Maillart, on s'éloigne des grilles de lecture seulement centrées sur « la psychologisation de la politique et par ricochet la psycho-pathologisation des dirigeants ». La politique contemporaine, bien au-delà du simple drame shakespearien, construit une scène où l'aura et l'emprise s'imposent comme des critères essentiels du rapport à la politique et au collectif[32].

30. Salmon, Christian, *L'empire du discrédit*, Les Liens qui Libèrent, 2024, p. 26.

31. Le Bart, 2024, *op. cit.*

32. Maillart, Denis, « Le moment #MeToo de LFI », *Télos*, 26 mai 2025.

Les élus locaux nourrissent un élan démocratique sensible enraciné dans les politiques publiques territorialisées. Un élan qui, le plus souvent, résiste aux passions tristes de l'époque et les combat. On peut même faire l'hypothèse que cette médiation joue un rôle d'antidote : elle aide à contenir les excès de radicalités que les réseaux sociaux échauffent et que l'on voit parfois se traduire sur le terrain par des actes de *vigilantisme*[33], cette tendance à former des groupes locaux de justice parallèle en dehors des institutions. Intervenant en parallèle des experts et des corps intermédiaires, les élus de territoire proposent une médiation simultanément des émotions et par les émotions. Leur charisme prend toute sa vérité dans cette double opération, quels que soient le système institutionnel et la taille de la collectivité.

33. Favarel-Garrigues, Gilles, Gayer, Laurent, *Fiers de punir. Le monde des justiciers hors la loi*, Le Seuil, 2021.

ÉPILOGUE

Comment retisser du commun ? Comment évoquer le politique sans sombrer dans la morosité ou la nostalgie ? Comment refaire société en résistant à la « disparition du scintillement du monde[34] » ? Comment penser la mise en ordre du monde par l'action publique en donnant toute leur place aux médiateurs et à l'autoréflexivité[35] ? Je crois que la réponse ne passe pas uniquement par des appels incantatoires à la démocratie participative ou à la démocratie directe, ni par l'idée de convoquer sans cesse le pouvoir local et les institutions au pied du mur. Ce qu'il nous faut aussi, en sciences sociales, c'est aiguiser notre regard sur la *démocratie sensible* en prenant le pouls des engagements concrets de la démocratie représentative territorialisée. Vu sous cet angle, le pouvoir à fleur de peau que vivent les élus locaux, au quotidien, est un laboratoire pour penser – et peut-être réenchanter – la politique.

Les élus locaux contemporains ne sont pas seulement des gestionnaires de proximité mais aussi des médiateurs, au sens plein et pluriel du terme. Médiateurs des émotions collectives, des tensions sociales, des attentes contradictoires ; mais aussi médiateurs symboliques d'un territoire, porteurs de récits, de mémoire et de projection. En incarnant les figures de l'urgentiste, du bouc émissaire et du pasteur, ils dessinent les contours d'un rôle politique hybride, à la frontière du soin, de la représentation et de la mise en récit. Ce triptyque révèle une capacité rare : celle de tisser des liens dans un monde fragmenté, de traduire des colères en compromis, et de rendre audible, au cœur de l'action publique, la part sensible du politique. Les émotions fortes identifiées ne sont pas des accidents biographiques, mais bien des ressorts structurants de leur manière de penser et de gouverner. Elles façonnent un style, une posture, un rapport au pouvoir fondé sur l'écoute, l'intuition et l'adaptation, plutôt que sur la seule application de règles ou de programmes.

---

34. Fleury, Cynthia, « Comment refaire société », *Sous le soleil de Platon*, France Inter, 9 juillet 2024.

35. Muller, Pierre, *La société de l'efficacité globale. Comment les sociétés modernes se pensent et agissent sur elles-mêmes*, PUF, 2015.

Reste une question, à la fois théorique et pratique : comment penser la légitimité démocratique à partir de ces médiations émotionnelles et symboliques ? L'énigme est loin d'être résolue. Car si ces élus apparaissent comme des figures clés d'un renouvellement démocratique possible, leur fragilité institutionnelle, la volatilité des attentes citoyennes et la montée des passions tristes compliquent leur tâche. Pourtant, c'est peut-être là que réside la promesse : dans cette capacité à tenir ensemble, au ras du sol, les exigences de l'action publique et les murmures de l'intime. Le pouvoir, ici, ne s'impose pas, il s'expose. Il se dit, se joue, parfois même se danse, sur un fil tendu entre légitimité institutionnelle et reconnaissance affective. Et c'est précisément dans ce fragile équilibre que résident toute la beauté, la grandeur et la complexité de l'effervescence démocratique.

Pour nommer cette tension féconde entre subjectivité, récit de soi et engagement public, on pourrait mobiliser la notion d'égo-politique dans la lignée des travaux d'ego-histoire[36]. Le questionnement suggère une science politique réflexive plus attentive aux ressentis, aux biographies affectives du pouvoir et aux dimensions narratives et incarnées des parcours. La voie de l'égo-politique permet de revisiter les récits d'engagement, les carrières politiques et les dynamiques de domination dans une perspective qui donne toute leur place aux *dispositifs d'enthousiasme*, ces affects qui orientent les actes et la vision des élus. Le défi suivant sera d'articuler les invariants émotionnels aux autres dimensions, plus classiquement étudiées du pouvoir local et ainsi de mieux qualifier la démocratie sensible – fragile, incertaine, mais intensément humaine… Le chantier est immense : l'égo-politique ne réduit pas le politique à l'intime mais montre combien l'un travaille l'autre, en profondeur et en permanence.

> Découvrir la série XXL.
> Découvrir d'autres titres de la collection LE VIRUS DE LA RECHERCHE.

36. Nora Pierre (textes réunis et présentés par), *Essais d'ego-histoire*, Collection « Bibliothèque des Histoires », Gallimard, 1987.